

Warminkunan tukuy hina  
Wawankupas ususkanmi,  
1459 bis Quyaytataj wahaskanmi :  
1460 Haykunatan tanrhina.

Inka Yupanki.

Hinan kanka, hinapuni.  
Tukuy furin, wahha usuri,  
Tukuyñinkun y qollunka !

Haywan kusko hin kapunka.  
1465 Hay awhakunata pusamuy.

Leurs femmes sont au milieu  
d'eux et leurs fils se roulent par  
terre avec d'affreuses lamentations:  
Il faut leur donner le coup de grâce.

LE ROI YOUPANQUI.

Il en sera ainsi sans aucun doute.  
Et pour que les orphelins ne traî-  
nent pas une vie misérable, que  
tous périssent !

Ainsi le Cuzco restera tranquille.  
Amène ici les traîtres.

1459. Le verbe USUY veut dire *rouler par terre*, et s'applique aux objets méprisables, aux choses sans valeur. Il se dit aussi des personnes dont la situation est malheureuse: ainsi la phrase *kay warmin ususkan*, *cette femme tombe par terre*, équivaut à la locution française: *cette femme se roule dans la fange*. Si on dit *miquyumi usun*, *la nourriture roule par terre*, c'est comme si l'on disait que la nourriture est si abondante qu'on n'en fait aucun cas. Le vers 1317, où se trouve ce mot, veut dire littéralement: *Me laisseras-tu tomber par terre*; quoique notre traduction en face du texte rende mieux l'idée.

1459 bis. Ce vers, qui n'existe pas dans le premier texte de Tschudi, se lit différemment dans Markham: *Tukuyñinku wahaskanmi*. C'est cette leçon que Tschudi a adoptée dans sa 2<sup>me</sup> édition. La lacune de son premier texte remonte sans doute à une haute antiquité, et a été comblée postérieurement au gré des *quechuistes* qui ont copié le drame. Ce qui est certain, c'est que le 3<sup>e</sup> vers du second quatrain manquait, et notre leçon étant également conforme au contexte, c'est à elle que nous avons donné la préférence.

1460. Le verbe *tanifuy*, *calmer*, *apaiser*, *accoiser*, est très usité pour exprimer l'idée d'employer la violence pour mettre fin à une situation quelconque. Ainsi, les Indiens emploient ce verbe sous forme de menace pour faire taire les enfants qui pleurent, et ceux-ci comprennent très bien qu'il ne s'agit pas alors de les apaiser par des caresses, mais au contraire de les réduire au silence par des châtements plus ou moins sévères, généralement par des coups. Œil-de-Pierre emploie ici le mot dans sa plus forte acception: car il donne à entendre que la peine de mort devait être la fin de tous les rebelles et de leur descendance, ce qui est plus facile à comprendre si on connaît l'histoire des Incas, où la trahison contre le roi était punie de mort, non-seulement sur la personne des coupables, mais sur celle de tous leurs descendants. On incendiait même leurs demeures que l'on rasait complètement, sans permettre de les rebâtir, l'emplacement devant rester à tout jamais comme un terrain maudit, circonstances rapportées par tous les historiens, et qui s'accordent encore parfaitement avec l'incendie de la forteresse d'Ollantaï dont il est fait mention plusieurs fois dans les détails que donnent sur la défaite de ces rebelles l'Astrologue, Œil-de-Pierre, et le messager indien. La réponse du roi confirme la valeur que nous donnons ici au verbe *tanifuy*.

[Dialogue quatrième.]

LE ROI TOUPAC-YOUPANQUI, L'ASTROLOGUE, ŒIL-DE-PIERRE; OLLANTAÏ, HANCO-HUAILLO ET CHEF-MONTAGNARD, ces trois derniers portés par les exécuteurs, garrottés et les yeux bandés; NOBLES DE LA COUR, CHEFS ET GUERRIERS DE LA SUITE D'ŒIL-DE-PIERRE, puis PIED-LÉGER.

Inka Yupanki.

Ñawinta kihay haykunata!  
Ñiy, Ollantay, maypin kanki?  
Maypin kanki Orñu-Waranka?  
Kunanmi tihraska kanka!

(Ñawin watasha Piki-Haki  
apamuj runakunaman.)

1470 Pitan horñumunki kaypi?

Piki-Haki.

Hay yunkapin anha pikin,  
Haymi runata kirihan:

LE ROI YOUPANQUI.

Otez le bandeau des yeux de ces  
hommes. Holà! Ollantaï, où es-tu?  
Et toi, où es-tu, Chef-Montagnard?  
Vous roulerez bientôt du haut  
des rochers !

(Aux soldats qui amènent Pied-  
Léger les yeux bandés.)

Qui amenez-vous ici ?

PIED-LÉGER.

Dans les chaudes vallées, des pu-  
ces sans nombre tourmentent  
l'homme.

1469. Tschudi qui, dans le vers 716, traduit le verbe *tihray* par *explorer*, *battre la campagne*, et dans le vers 1406 par *se livrer à l'orgie de l'ivresse*, lui donne ici le sens de *bouleverser* (*umkehren*). C'est dans ce dernier cas seulement que sa traduction se rapproche un peu du sens de ce verbe qui veut dire *rouler sur une pente inclinée*, et qui, au figuré, peut se prendre pour *revenir précipitamment, tourner sens dessus dessous*. Nous croyons qu'ici le mot doit se prendre au sens propre, et que le roi menace les rebelles du châtement dont nous avons parlé à l'occasion du vers 716.

1471-1474. Ce passage est plein d'originalité: Pied-Léger, en faisant un calembour sur son nom, dans une circonstance si critique pour lui, reste fidèle à son rôle et en se comparant aux puces et avouant en même temps qu'il n'attend que la mort, il espère sans doute fléchir la colère du roi et obtenir son indulgence. Barranca, dont la traduction est ici presque littérale, ne s'est pas rendu compte du jeu de mots. Tschudi ne paraît pas non plus l'avoir aperçu, et sa traduction laisse également

Unu qoñin hayta piñan  
Haymi ñokapajha sipiy.

Inka Yupanki.

1475 Hanqu-Wayllu, niway, niway :

Imaraykun ñinkarhanki  
Ollantaywan ? Paskariway.  
Manafu Inka yayaypas  
hanta yupayharhaskunki ?

1480 Manafu kan tarirhanki  
Paymanta ima haykatapas ?  
Simiykin munaynin karhan.

Aswan mañaj, aswantajmi  
Mañashaykita huntajmi,

1485 Imatan kanpaj pakarhan ?  
Rimariyhıs, awhakuna ;  
Ollantay ! Orku-Waranka !

Ollantay.

Ama tapuwayhu, yaya ;  
Huñaykun tukuypi poñin.

L'eau bouillante les détruit ; et  
moi aussi, pauvre puceron, comme  
elles, je dois périr.

LE ROI YOUPANQUI.

Dis-moi, Hanco-Huaillo, dis-moi :  
Pourquoi t'es-tu donné à cet Ollan-  
tai ? Explique-toi.

Le roi mon père ne t'avait-il pas  
comblé d'honneurs ?

Est-ce qu'il ne t'a pas donné tout  
ce que tu as pu désirer ?

Un mot de ta bouche le décidait  
à tout.

Plus tu demandais, plus il rem-  
plissait tes désirs.

A-t-il jamais eu pour toi des secrets ?  
Parlez donc, vous autres rebelles ;  
Ollantai ! et toi, Chef-Montagnard !

OLLANTAÏ.

Mon père, ne nous questionne pas ;  
Nos crimes débordent sur nous.

beaucoup à désirer. Dans la nôtre, nous ne faisons que développer la pensée de Pied-  
Léger, qui est mot-à-mot :

Hay yunkapin anha pikin ;  
Dans la vallée il y a beaucoup de puces ;

Haymi runata kirihan :  
C'est pour cela que l'homme est tourmenté :

Unu qoñin hayta piñan  
L'eau bouillante les détruit ;

Haymi ñokapajha sipiy  
C'est pour cela que moi je dois mourir.

Dépourvue de sa forme poétique, l'idée se réduit à ce syllogisme : « Les puces tour-  
mentant l'homme dans la vallée, sont détruites par l'eau bouillante : or je suis une  
puce ; donc je dois périr comme elles ».

Inka Yupanki.

1490 Ahllakuyhıs kiriykita.  
Willaj-Uma, kan rimariy.

Willaj-Uma.

Ñokataha anha quyajtan  
Inti sonkuta kowarhan.

Inka Yupanki.

Rumi kanñataj rimariy.

Rumi-Ñawi.

1495 Hatun huñaman hayayñinha  
Kiri wanuypunin karhan.  
Haymi runataha harkan  
Aswan huñamanta, Inka.

Tawa takarpupi watañun

1500 Sapa-sapata kunallan.  
Hinata tukuy llapallan  
Warmankuna y tajtashun !

Tukuy wallawisantari  
Hinantin runa wahifun,

1505 Yawarñinkupi majhifun  
Yayankuj wañushantari.

LE ROI YOUPANQUI.

Choisissez votre châtement.  
Grand prêtre, c'est à toi de parler.

L'ASTROLOGUE.

Le cœur que j'ai reçu du Soleil  
est rempli de clémence.

LE ROI YOUPANQUI.

Œil-de-Pierre, à toi la parole.

ŒIL-DE-PIERRE.

Pour un crime aussi énorme, la  
mort fut toujours le châtement.

C'est le seul moyen, ô roi, de pré-  
venir des attentats encore plus  
grands.

Qu'ils soient tous immédiatement  
attachés à quatre *tacarpou*.

Et que de cette manière, leurs  
vassaux eux-mêmes les traînent  
par terre !

Puis, que sur leurs partisans opi-  
niâtres, les guerriers de tout le  
pays lancent leurs flèches, et ven-  
gent dans leur sang la mort du roi  
leur père !

1499. Le *takarpu*, qui est toute espèce de bois pointu, destiné à être enfoncé dans  
le mur comme une cheville, ou en terre comme un pieu, est employé ici comme ins-  
trument de supplice. Selon la tradition au sujet du lieu appelé *Aya wayqu*, en face  
de la forteresse d'Ollantai, dont nous avons parlé à propos du vers 716, avant d'être  
précipités, les condamnés étaient liés par les mains et par les pieds à une pièce de  
bois qu'on leur appliquait le long du dos, et cette pièce de bois, à mon avis, n'est pas  
autre chose que ce qui est désigné ici par le mot *takarpu*.

1502. Le verbe *tajtay*, *aplatir à coups violents de pieds ou de mains*, s'emploie  
fréquemment dans le sens moral pour *humilier, abattre, jeter par terre*; et ici le  
mot est employé à propos, parce que les condamnés, une fois attachés au *tacarpou*,  
étaient incapables de faire aucun mouvement, et qu'il fallait les traîner au lieu du  
supplice.

1503-1506. Voici la version interlinéaire de ce quatrain :

Piki-Hakı.

Hinanmanta hinanmantajrı  
Tukuy Antı puñukahun !  
Haprakunata rawrañun  
1510 Runata rupanapajrı.

PIED-LÉGER.

Qu'il en soit ainsi, et qu'à jamais  
Tous les Antis périssent !  
Que ces hommes soient jetés dans  
un grand bûcher de branches em-  
brasées !

Tukuy wallawisantari  
Surtous leurs partisans entêtés  
Hinantin runa wañihun,  
Que de toute part les hommes lancent leurs flèches;  
Yawarinkupı majñihun  
Et que dans leur sang ils lavent  
Yayankuj wañushantari  
De leur père la mort.

Le mot wallawisa, *entété*, avec la désinence qu'il comporte, fait allusion aux partisans opiniâtres d'Ollantai et de ses complices. Barranca, sans comprendre que le mot *yaya*, *père*, est au singulier, a fait une traduction assez littérale, mais qui ne donne pas une idée du vrai sens du passage. Tschudi, sans apprécier cette circonstance, n'a fait que copier Barranca; mais pour expliquer sa version *ils lavent la mort de leurs pères*, il dit que les pères étaient les gens qui avaient péri dans la défaite d'Œil-de-Pierre, explication qui nous paraît un peu subtile. Comme ce n'est pas ici un de ces cas où en quechua le singulier peut-être mis pour exprimer un pluriel indéterminé, au lieu du mot *yayankuj*, il aurait fallu indispensablement *yayankunaj*, *de leurs pères*, pour correspondre à la version de Barranca. Pour nous le sens du passage est très-clair: Œil-de-Pierre fait allusion au roi Pachacoutic, qui, d'après l'usage indien, avait le titre de père, et dont il insinue que le triomphe d'Ollantai avait probablement hâté la mort. Ce que le même Œil-de-Pierre dit au v. 1105, au successeur de Pachacoutic, que le roi son père avait déjà su son ensevelissement, prouve évidemment que la mort de ce roi avait suivi de près la défaite d'Œil-de-Pierre.

1507-1510. Voici le mot-à-mot de ce quatrain :

Hinanmanta, hinanmantari,  
Qu'ainsi, ainsi pour toujours,  
Tukuy Antı puñukahun!  
Tous les Antis périssent!  
Haprakunata rawrañun  
Que les branches soient mises en feu  
Runanta rupanapajrı.  
Ses gens pour brûler.

Dans le 1<sup>er</sup> texte de Tschudi, au lieu de notre leçon *rawrañun*, on lit *rurañun*, *qu'il fasse*, faute évidente de copiste. Dans celui de Markham, le vers 1509 manque, et après le vers 1510 il y a l'addition *Uturunkullana kahun*, qu'il traduit: « This is the work of a tiger », *C'est là l'œuvre d'un tigre*, mais qui en réalité voudrait dire: *Qu'un tigre seul il y ait!* ce qui est tout-à-fait hors de propos en cet endroit. Pied-Léger, voulant se concilier la bienveillance de ses juges, se montre plus zélé que personne pour la punition des rebelles, rôle ridicule en lui-même, mais très-conforme au caractère de ce bouffon, en même temps très-peureux et très-spirituel.

Rumi-Nawi.

(Piki-Hakita.)

Upallay, runa !  
Rumitan wikuparñani,  
Rumi sonñun kutishani.

Inka Yupankı.

Uyarinkıñishu hankuna  
1515 Taharpu kamarishkata ?  
Hayman pusay kaykunata  
Wañuhun kay awñakuna !

Rumi-Nawi.

Aysay hayta wallawisa,  
Qasunaman kimsantinta !

ŒIL-DE-PIERRE.

(A Pied-Léger.)

Silence, l'homme !  
Ayant roulé comme une pierre,  
Mon cœur est devenu de pierre.

LE ROI YOUPANQUI.

Avez-vous entendu que les *tacar-  
pou* sont déjà préparés pour vous ?  
Emmenez ces traîtres, et qu'ils  
périssent tous !

ŒIL-DE-PIERRE.

Entraînez ces trois hommes im-  
médiatement au lieu de l'exécution !

1512-1513. Le verbe *wikupay*, *rouler*, dans le sens propre, ne s'emploie généralement qu'en parlant des pierres. C'est ici un des nombreux jeux de mots qu'Œil-de-Pierre fait sur son nom. En disant: « Ayant roulé comme une pierre, mon cœur est devenu de pierre », il fait allusion à sa défaite, qu'il a toujours sur le cœur, et en conséquence de laquelle les vaincus ne peuvent espérer de lui aucun ménagement. Ce verbe *wikupay* est le même que nous trouvons au vers 1447. Dans le 1<sup>er</sup> texte de Tschudi, il se lisait *wikapay* par la faute de l'imprimeur qui avait mis un *a* pour un *u*. Au lieu de corriger cette petite faute, Tschudi, dans son second texte, a mis la variante *Rumijtan wisqaparñani*, qu'il traduit: *j'ai de nouveau une pierre en moi*, mais qui en réalité à un sens différent; analysons: *RUMI*, *Pierre*; *RUMIJ*, *ce qui appartient à la pierre*; en prenant la désinence *ta* de l'accusatif, *RUMIJta* devient le régime du verbe. La finale *n* dans le cas présent n'est mise que pour l'euphonie, parce que le régime précède le verbe. En faisant l'inversion on dirait: *wisqaparñani rumijta*. Le verbe *WISQAY*, comme nous l'avons dit dans la note au vers 563, veut dire *renfermer*. Avec la désinence *pay*, qui rend le verbe itératif, *wisqapay* signifie *renfermer fréquemment* ou *avoir l'habitude de renfermer*. Ce verbe dans la variante de Tschudi, est au passé. Le sens de sa variante serait donc « Je renfermai fréquemment ce qui appartient à la pierre », proposition qui n'a pas de sens raisonnable dans le passage. Dans le verbe *wikupay*, la désinence *pay* à la même valeur: car *wikuy* est *rouler une fois sur soi-même*, et *wikupay*, *rouler rapidement*, comme une pierre sur la pente d'une montagne.

1519-1520. *Qasuy* dans le sens propre veut dire *frapper violemment*, et dans un sens plus général *contusionner*. Avec la désinence *n*, *qasuna* devient substantif, et signifie le lieu où le châtimeut doit être infligé. Ce mot nous donne encore la confirmation de ce que nous avons dit au sujet du verbe *tihrañun* qui est employé dans le vers suivant, et qui, dans le premier texte de Tschudi, se lisait *rikahun* par suite

1520 Tihrahun tukuy lipinta,  
Qasuskata aysa-aysa.

Inka Yupanki.

(Runakunaman.)

Paskayhis hay watashata!

(Ollantayta.)

Hatarimuy kay nawhryman,  
Nan rikunki sipykita,  
1525 Kunan paway, lluyhu kita;

Que tous soient précipités du  
haut des rochers, et ainsi brisés  
l'un après l'autre.

LE ROI YOUPANQUI.

(Aux exécuteurs.)

Otez-leur ces liens!

(A Ollantai.)

Lève-toi, viens vers moi,  
Toi qui t'es vu déjà mort.  
Déserteur ingrat, cours mainte-

d'une faute d'impression ou de copie. Markham qui, dans beaucoup d'endroits, n'a fait que copier Tschudi sans examen, a mis la même leçon qui n'a aucun sens. Tschudi, dans son texte remanié, a cru corriger cette faute en mettant rikuhun, qu'on voie, comme si l'action était de regarder, tandis qu'il était question d'agir: tihrahun, qu'on les précipite.

1521. Qasuska, participe passé de qasuy, veut dire contusionné, et il est bien employé ici pour exprimer l'état de gens qui meurent précipités du haut des rochers, la mort n'étant alors que le résultat de contusions multipliées, ce que nous avons traduit par brisés. Dans ce même vers, l'adverbe très fréquemment employé aysa-aysa, dérivé du verbe aysay, trainer, veut dire littéralement l'un après l'autre. Exemple: aysa-aysan purinku, ils marchent à la file l'un de l'autre. Tschudi a décomposé l'adverbe en en faisant deux impératifs (aysay, aysay!), ce qui ôte à la phrase son sens primitif. Ce qui est encore plus singulier, c'est que pour conserver la rime de ce vers avec le premier du quatrain, il a ajouté la désinence y de l'impératif à l'adverbe warawisa dont nous avons parlé déjà dans la note au vers 713, suivant ainsi la pratique de Nodal qui n'a fait autre chose qu'ajouter ou retrancher des lettres, afin d'introduire dans le drame un système régulier de rimes, sans aucun égard à la grammaire ni au contexte.

1525. Lluyhu est un adjectif qui, dans le sens propre, exprime la qualité d'une chose qui par sa nature glisse entre les mains, et qui échappe d'autant plus vite qu'on la presse davantage. En quechua, il y a une locution proverbiale sapallu ruru hina lluyhu, glissant comme une semence de potiron, pour exprimer un caractère changeant et inconstant, sur lequel on ne peut pas compter. Nul qualificatif ne pouvait mieux s'appliquer à Ollantai, qui, après avoir été comblé des faveurs du roi, s'était échappé de sa dépendance et s'était tourné contre lui. La traduction que Barranca fait de ce mot en le rendant par cerf sauvage, en quoi il a été suivi par Markham et par Tschudi, ne donne pas une idée exacte de la pensée du roi. Il est vrai que Lluyhu est un adjectif qui s'applique dans certains cas au cerf comme à tout autre animal sauvage, mais ce n'est pas, comme l'ont compris ces traducteurs, le nom propre de ce quadrupède, qui s'appelle en quechua taruka, seul nom que nous ayons entendu dans les

Nan urmanki kay hakryman,  
Kunanmi kay sonhuyñyipa  
Rikunki llampu kashanta.  
Hohariskaykin y kanta  
1530 Pañah kuti funka waranka.

hanmi karkanki waminha  
Anti-suyu kamañiku;  
Y kantañmi kunan rikuy,  
Ñokañ munayñiy kajtinha,  
1535 Anti-suyuta kamañiy,  
Waminhay kapuy wiñaypañ!

nant. Toi qui viens de te jeter à  
mes pieds, regarde en ce moment:  
la clémence s'empare de mon cœur.  
Tu tomberais un million de fois,  
autant de fois, sache-le bien, je te  
relèverais.

Tu as été autrefois chef suprême  
de la province des Andes;  
Eh bien! toi-même, vois mainte-  
nant jusqu'où va mon amour,  
Gouverne la province des Andes,  
Et redeviens grand chef pour  
toujours.

chasses au cerf qui se font dans les montagnes des Andes. Dans la locution Lluyhu taruka, qui est très correcte, le premier mot est toujours un adjectif, et désigne la qualité qu'a le cerf d'échapper avec une rapidité extrême à la poursuite des chasseurs. Dans le cas présent, cet adjectif qualifie le substantif Kita, fugitif ou déserteur, qui est au vocatif, et le mot ingrat nous paraît celui qui exprime le mieux l'idée du roi. La traduction de Barranca, suivie par Tschudi: Fuis maintenant comme un cerf sauvage, n'a pas de sens raisonnable, spécialement dans la circonstance solennelle où l'on se trouvait.

1529-1530. Voici le mot-à-mot :

Hohariskaykin y kanta,  
Je t'assure que je te relèverai, oui, toi,  
Pañah kuti funka waranka  
Cent fois dix mille (fois)

La désinence n ajoute au verbe hohariskayki l'idée d'affirmation: ainsi hoshayki simplement veut dire je te donnerai, et avec le suffixe n, hoshaykin, je t'assure que je te donnerai. C'est pour rendre la valeur de ce suffixe que nous avons mis dans notre traduction les mots sache-le bien. Cent fois dix mille n'est autre chose qu'un million. La traduction littérale serait tout-à-fait contre les usages de la langue française, où l'on accepterait plus facilement mille fois mille. Million se dit en quechua hunu, mais souvent, comme dans ce passage, on décompose les nombres pour les mettre plus en relief.

1536. Le verbe kay, être, avec la désinence puy donne l'idée d'être à juste titre: car, ainsi que nous l'avons expliqué dans la note au vers 573, la désinence puy, ajoutée au verbe, indique que l'action est naturelle dans une circonstance donnée. La générosité du roi dans ce cas va jusqu'à dire à Ollantai qu'ayant été une fois le maître de la province des Andes, il le considère comme ayant droit à ce titre. C'est pour cela que nous avons traduit kapuy par redeviens au lieu de sois.

Kay hukuta apay runaypaj  
hanpajtajmi y kay wahiy.

(Willaj-Umata.)

han Willaj-Uma hurapuy  
1540 Mosujmanta hay warata.  
Hoharipny kay wahhata  
Wanushatari wajyapuy.

Willaj-Uma.

Ollantay rejsiyta yahay  
Tupaj-Yupankij kallpanta.  
1545 Payta hatiy kunanmanta,  
Quyashantari unanhay.

Prends ce panache pour com-  
mander mon armée; et cette flèche  
que je t'ai destinée.

(A l'Astrologue.)

Toi, grand prêtre, mets-lui de  
nouveau le costume d'honneur.  
Relève les infortunés qui ont  
failli, et rappelle les morts à la vie.

L'ASTROLOGUE.

Ollantai, apprends à connaître la  
puissance de Toupac-Youpanqui.  
Dès aujourd'hui, rallie-toi à lui,  
Et bénis sa clémence.

1537. Dans la traduction de ce vers, Tschudi fait dire au roi une chose incompréhensible dans sa bouche : « Porte ce casque, il appartient à mon homme ». On se demande quel était donc cet homme du roi, et on est tenté de s'assurer si le personnage qui parle n'est pas une femme. Si le sens est obscur pour Tschudi, comme il le dit dans la note, c'est qu'il n'a pas compris la valeur du mot runaypaj qui, littéralement signifie pour mon armée, en sorte que, quand le roi dit à Ollantai : « Porte ce panache pour mon armée », c'est comme s'il lui disait : « Porte le signe de l'autorité pour commander mon armée ». Il n'y a pas même d'ellipse : car, en quechua, la phrase est complète. Runa signifie selon les différents cas *humanité, homme, peuple, armée, soldat, gens, homme de la plèbe* etc., et Tschudi, en lui donnant exclusivement le sens de Mann (l'homme à l'exclusion de la femme), s'expose, comme dans ce passage, à faire des contre-sens. Nous avons traduit hukuta par *panache*, parce que cette espèce de bonnet indien, généralement de cuir, et même d'or, était chez les chefs surmonté de plumes. Tschudi le traduit comme Barranca par *casque* (Helm), ce qui donne l'idée du casque romain, et ne rend pas la pensée : car les Indiens ne connaissaient pas cette arme défensive.

1540. Ce vers, dans le 1<sup>er</sup> texte de Tschudi, était mutilé, et ne se composait que du premier mot Mosujmanta. Dans le texte de Markham qui, sans aucun doute, est bien postérieur, on l'a complété ainsi : Mosujmanta unanhata, en ajoutant unanha, *bannière, étendard*, mot qui, avec le suffixe de l'accusatif ta, n'a pas d'autre signification, et dont le vers 767 nous offre un exemple. Cela nous prouve encore une fois que les copistes ou correcteurs qui ont arrangé le manuscrit de Markham, n'étaient pas forts : car le mot *étendard* dans cet endroit-ci est un contre-sens. Notre leçon est bien préférable. Dans la note au vers 817, nous avons parlé longuement de la cérémonie du warakuy, et ce passage où le roi dit à l'Astrologue de donner à Ollantai le caleçon d'honneur est parfaitement conforme avec l'histoire. Voir Garcilaso C.R., P. I, L. VI, cap. 27.

Kay sipipin tukuy kallpay :  
Haytan kunan matiykuyki.  
Kay hampi Inkajmi, yahay ;  
1549 bis Haypunitajmi kopuyki.

Ollantay.

(Inkata.)

1550 Wehiwanmi qasparisaj  
Kay howashayki hampita  
Yanan kani pahah mita :  
Pitan hanhinata tarisaj ?  
Kay sonhuytan haskihuyki  
1555 Usutaykij y watunpaj ;  
Kunanmanta wananaypaj  
Tukuy kallpaymi simiyki.

Cet anneau est toute ma force :  
C'est pour cela que je l'ajuste à ta  
main. Cette massue, sache-le bien,  
est celle du roi : c'est pour cela  
aussi que je te la donne.

OLLANTAÏ.

(Au Roi.)

J'arrose de mes larmes brûlantes  
Cette massue que tu me donnes ;  
Je suis cent fois ton esclave :  
Qui peut se dire ton égal ?  
Les fibres de mon cœur seront  
toujours les liens de tes sandales ;  
Dès aujourd'hui, toute ma puis-  
sance est consacrée à ton service.

1547-1549 bis. Voici le mot-à-mot de ce quatrain :

Kay sipipin tukuy kallpay :  
Cet anneau est toute ma force :  
Haytan kunan matiykuyki.  
Pour cela maintenant je te l'ajuste.  
Kay hampi Inkajmi, yahay,  
Cette massue est du roi, sache-le,  
Haypunitajmi kopuyki.  
Pour cela aussi je te la donne.

Dans le 1<sup>er</sup> vers, le grand prêtre parle de son anneau ou bracelet (sipi) dans lequel selon lui, réside toute sa force, et le passe à Ollantai. En traduisant ce mot par *casque* (Helm), Tschudi fait évidemment un contre-sens, le grand prêtre ne pouvant avoir de casque. Ollantai reçoit du grand prêtre l'anneau de celui-ci et la massue du roi, tous deux comme insignes d'honneur et marques d'autorité ; ce qui s'accorde très-bien avec la dignité de remplaçant du roi qu'il reçoit dans cette même scène. Le dernier vers de ce quatrain à rimes croisées faisait défaut dans tous les autres textes, en sorte que le sens, aussi bien que la composition, trahissait une lacune.